

« **Laudato si...** »

« *J'ai embrassé l'aube d'été.* » (Arthur Rimbaud. Aube. Illuminations)

« *Le grand soleil, complice de ma joie...* » ( Verlaine. La Bonne Chanson )

Assise sur Ciel. Il existe au pays cathare une pittoresque cité du nom de Cordes-sur-Ciel. Ce nom peut convenir également à la jolie ville d'Assise. Assise en Ombrie, couronnée de tours, hérissée de campaniles et de cyprès, aux toits rutilants avec leur écharpe de fumée, qui dégringole au flanc ocre du monte Subasio, dans un harmonieux désordre, petite et toute blanche. Des hirondelles vrillant, filant, plongeant, déchirant l'air de leurs cris aigus et le sourire du soleil dans le mitan du ciel! Ville qui a donné le jour à François, le plus étonnant des troubadours. Le saint le plus populaire aussi, rénovateur de l'Eglise de son temps, dont le Pape Jean-Paul II a fait le patron des défenseurs de la nature. *Le seul chrétien digne de ce nom depuis Jésus* au dire d'Ernest Renan. Remarque cruelle et sans doute malveillante, mais vraie peut-être, parce que jamais aucun homme n'est allé si loin dans l'amour et l'imitation du fondateur du Christianisme!

Est-il possible de dire du nouveau sur Saint François ? Si l'on en croit un auteur, « tout est dit et l'on vient trop tard! » Sauf à parler de François en poète. Notre titre est nouveau : François d'Assise sur Ciel. Réunissant dans une même formule la Terre et le Ciel il rend compte de *la double nature* du saint dont nous entreprenons de montrer la vie.

François, en effet, appartient à la fois à la Terre et au Ciel. Il doit ses traits de caractère les plus profonds à sa double ascendance française et italienne. Italien par sa gaîté, sa sensualité, sa capacité à s'enflammer et à aimer, il est Français par sa générosité, sa profondeur, son idéalisme. Dans sa jeunesse dissipée il a mordu à pleines dents dans les beaux fruits dont l'Italie est féconde. Par sa mère originaire de Provence il a été bercé au chant mystérieux des troubadours et a nourri son ennui au rêve de « l'Orient désert » qui fascinera le Titus de Jean Racine. Italien, il a trempé ses lèvres à la coupe de l'amour terrestre. Français, il a goûté l'eau pure de l'amour mystique. Il a aimé avec gourmandise la belle campagne d'Ombrie. Il a tourné ses regards vers le ciel bleu du Lubéron. Les Italiens sont attachés à une terre que Virgile disait être sans rivale. L'étymologie fait des Français, héritiers des Francs, les « hommes libres ». François est donc, par son prénom, l'homme libre par excellence. Ce combat entre ces deux natures, ces deux origines, François a su le sublimer, donnant l'image la plus haute et la plus originale de sainteté.

Car il existe deux chemins conduisant à Dieu. Le premier, c'est le mépris des biens passagers, le dégoût des plaisirs terrestres, en raison de l'insatisfaction devant le relatif. Il a prévalu au Moyen Age où, pour chercher Dieu, on s'ensevelit hors du monde dans quelque Thébaïde, on s'engage dans la voie des grands dépouillements. Il est choisi par les ascètes qui, fascinés par l'incorruptible, sont en quête d'absolu. Ou encore par les adeptes de l'amour mystique, la fin'amor chère à Tristan et aux troubadours qui repoussent la réalisation de leur passion jusque dans l'au-delà de la mort. Au risque de la radicalisation, le levain refusant de se mêler à la pâte, le champ de blé se voulant pur de toute ivraie. Traces de néo-platonisme, culture cathare prégnante à l'époque. Chateaubriand à propos de Rancé, le fondateur de la Trappe, parlera de « haine passionnée de la vie » et Nietzsche de « nihilisme chrétien ». La règle de Saint Benoît en imposant le travail, principalement manuel, a heureusement ramené vers la terre certaines âmes tentées par les hauteurs.

Le second, au contraire, ne prône pas le refus du monde, mais *sa désappropriation*. Il ruisselle de soleil. Il conduit vers un sacré réel ancré dans les choses réelles. Et pour cela, un sacré aux dimensions universelles, ouvert aux croyants de toutes les cultures aussi bien

qu'aux agnostiques ou aux athées. Il passe par *le bonheur de vivre*, l'amour du « doux Royaume de la terre » cher à Bernanos, qui est en même temps, déjà, « le doux Royaume de Dieu ». L'amour de *La Vie immédiate* célébrée par Paul Eluard ou des « *Biens de ce monde* » chantés par René-Guy Cadou. *L'étonnement* devant ce qui est, dont Aristote avait fait le début de toute sagesse. *L'émerveillement* devant la lumière du jour qui se lève sur notre soeur la Création si fragile et si belle. C'est le chemin de Cocteau demandant à ses amis qu'ils le surprennent. C'est le chemin de Claudel célébrant « le Credo entier des choses visibles et invisibles », celui d'Hubert Reeves rêvant les étoiles de la nuit ou celui de Marie Noël que Montherlant considérait comme le plus grand poète du XX<sup>e</sup> siècle: « Aime tout ce qui fuit sur la terre où tu passes. » Il est choisi par ceux qui ont conservé un coeur de poète, d'amoureux ou d'enfant. Car la vérité est enfantine. Claudel en a eu l'intuition en découvrant un dimanche de Noël « l'éternelle enfance de Dieu » ou encore Rimbaud soupçonnant qu'« elle (la Vérité) nous entoure peut-être, avec ses anges pleurant ». Il fallait être un enfant pour inventer la première crèche, celle de Greccio, petit village des Abruzzes, devenu pour une nuit de Noël la nouvelle Bethléem.

*Mais l'humble François avait compris que cet émerveillement n'était pas oublié de la misère.* Que la vraie fraternité, au contraire, commandait de se faire présent aux humiliés, aux méprisés, aux damnés de la terre. Aux lépreux d'abord qui lui inspiraient tant d'horreur. C'est pourquoi son champ d'apostolat était aux dimensions du vaste monde avec ses beautés, mais aussi ses ombres. Il avait eu cette intuition en méditant devant le visage du Crucifié de San Damiano réunissant en lui toute la beauté, mais aussi toute la souffrance.

*François nous précède sur ces deux chemins*, car il a connu le goût de cendre laissé par les « divertissements » qui seront un jour dénoncés par Pascal. Il a eu la tentation du désert, écartée sur les conseils avisés de Claire. Il a rêvé de Chevalerie, d'amour mystique, de Ciel, mais il a conservé en même temps un coeur d'amoureux, d'enfant et de poète devant la beauté des êtres et des choses. Ce poète qui dialogue avec les oiseaux ne croira jamais, comme les Cathares, que le monde est mauvais. Son ascétisme peut nous sembler aujourd'hui excessif, mais il n'est jamais sombre. Car, avant Charles Péguy, François a su que « le surnaturel est lui-même charnel. » Voilà pourquoi Marie, une femme, la Mère de Dieu, Notre-Dame, a inspiré tant d'artistes, a donné son nom à tant d'églises.

La pièce que nous présentons ce soir, ressemble à un de ces Mystères que l'on donnait jadis sur le parvis des cathédrales avec la participation active de tous les habitants d'une ville. C'était un enseignement vivant au même titre que les fresques, les sculptures ou les vitraux à une époque où seuls les clercs savaient lire. Il peut remplir la même fonction aujourd'hui où bien peu prennent le temps de lire! D'autant plus que François est un personnage de théâtre, *comédiant, trépidant*, comme le sont les Italiens. En se dépouillant de ses vêtements sur la place d'Assise il a prouvé qu'il avait un sens aigu de la mise en scène! Il vaut bien Roméo. S'il n'avait pas existé, Shakespeare l'aurait inventé, parce qu'il était la fois un enfant, un fou, un amoureux, un saint et un poète. Le Frère Laurence de *Roméo et Juliette* lui doit quelque chose.

Car François est un troubadour regardant et rêvant la nature au feu grégeois de tous les mots que l'amour murmure à son coeur de poète. On dit qu'il est le créateur de la langue littéraire italienne. Dans le Cantique des Créatures il a célébré le miracle de la vie. Seul un poète pouvait parler avec cette ferveur de « ...Frère Feu par qui tu éclaires la nuit... » Il a vu le monde marcher dans un vaste désert avec, au fond du coeur, le morne regret d'un Paradis perdu. Il a rêvé des noces de l'homme et de la Création dans l'harmonie première.

Nous nous sommes éloignés dans ce portrait de l'image convenue, sulpicienne, souvent fade que l'on nous donne du saint, en adoptant une mise à distance, un point de vue poétique, drôle, décalé, accordé à notre temps. Sans toutefois lui ôter de sa force et de sa vérité. Au contraire. Nous avons tenu compte des trois recommandations de Jean de La Fontaine : que la

fable soit courte, que la fable soit gaie, et enfin, qu'elle touche au coeur. « A qui donner le prix ? Au coeur si l'on m'en croit ». Or